

Catherine Trotter Cockburn et le concept lockéen de personne : une explication rationnelle en faveur de l'éducation des filles

Sophie SOCCARD

Le Mans Université, Laboratoire 3 L.A.M

Résumé :

En Angleterre, les enjeux de l'éducation féminine évoluent rapidement après la Restauration (1660). L'effondrement de la censure, la parution de panégyriques des femmes fortes de l'Antiquité ou de la Bible, le rôle social ou politique que certaines femmes sont amenées à jouer après la guerre civile, mais aussi les grandes questions liées à la nature du gouvernement et de l'obéissance sont autant de paramètres qui ouvrent la voie de réflexion aux femmes et au rôle qu'elles devraient jouer au sein de la société anglaise. Sous l'influence conjuguée de ces facteurs, la philosophe Catherine Trotter Cockburn a mesuré les immenses lacunes qui caractérisent l'éducation minimale des jeunes filles, qu'elles soient issues de la noblesse ou de familles moins fortunées. Elle publie en 1702 un traité qui offre une défense vive et argumentée du concept lockéen de personne, proposant une relecture de l'idée d'identité fondée sur des arguments rationnels. C'est notamment sur cette défense vibrante des capacités intellectuelles et spirituelles des femmes que se fonderont les premières féministes anglaises de la fin du XVIII^e siècle.

Mots-clés :

Condition des femmes, conscience, éducation des filles, égalité, féminisme, femme écrivain, identité, philosophie, rationalité

Abstract :

In seventeenth-century England, the stakes of women's education changed rapidly after the Restoration (1660). The collapse of censorship, the release of eulogies of strong women from Antiquity or from the Bible, the social or political roles that some women were brought to play after the Civil War, but also the main issues bound to the nature of government and obedience are some of the parameters that paved the way for reflection on the role women should play in English society. Affected by such an intellectual and social turmoil, the philosopher Catherine Trotter Cockburn understood there were significant deficiencies in the minimal education given to young girls, whether they came from aristocracy or from less well-off families. In 1702, she wrote a treatise which gave a lively and a well-argued defense of the Lockean concept of the person, offering a re-reading of the idea of identity built on rational principles. It was in particular on her vibrant defense of the intellectual and spiritual capacities of women that the first English feminists of the 18th century were to be based.

Keywords :

Status of women, Girls' education, Feminism, Women writers, Identity, Rationality, Philosophy, Catherine Trotter Cockburn

Les XVII^e et XVIII^e siècles anglais sont bien connus pour leur dynamisme philosophique. Pour autant, la part active prise par les femmes y fut longtemps sous-estimée bien que certaines intellectuelles se livrèrent à une exploration des enjeux philosophiques de la question féminine. Dans la mouvance de l'épistémologie lockéenne, des femmes philosophes cherchèrent à faire fructifier l'héritage de la théorie de l'identité, s'engouffrant dans la brèche substantielle ouverte par John Locke tandis qu'il fondait le concept de personne sur un mode volontairement neutre. Parmi elles, Catherine Trotter Cockburn (1679-1749), tout en s'employant à justifier les thèses de Locke, proposa une nouvelle lecture du concept de raison, qu'il fut lié à la connaissance du monde ou aux règles guidant l'éthique du comportement. Si la défense de John Locke par Catherine Trotter Cockburn ne tirait pas de conclusion féministe *stricto sensu*, sa contribution souligna l'importance du débat sur l'identité et explora les possibilités offertes par le « Sage » Locke pour remettre en question les traditionnelles conceptions patriarcales. S'appropriant progressivement le concept de rationalité qu'elle déclina au féminin, Cockburn fournit un travail qui s'apparenta à une explication créative de l'épistémologie

empirique. Ce n'était là que le point de départ d'une enquête indépendante par laquelle la philosophe chercha à délivrer la pensée – les pensées – des certitudes arbitraires et, plus encore, de la tyrannie de la coutume. Forcée dans la discrétion, la plume de Cockburn fut un outil qui puisa sa détermination dans l'érudition ; les féministes de la fin du dix-huitième siècle surent faire fructifier son héritage théorique pour justifier l'émancipation féminine à travers une éducation adaptée.

La femme dans son siècle

Catherine Trotter Cockburn reste aujourd'hui encore une figure méconnue de l'histoire du féminisme anglais. Pourtant, à l'âge de dix-huit ans seulement, Catherine Cockburn publiait une vibrante défense¹ des travaux de John Locke² à une époque où peu de gens avaient accès au très célèbre et non moins controversé *Essai sur l'Entendement Humain* du philosophe³. Intellectuellement précoce, cette fille d'un officier de la Marine anglaise est initiée au grec et au latin ainsi qu'à la logique, disciplines qui développent ses compétences déjà très sûres pour l'abstraction. Auteur de cinq pièces de théâtre jouées sur la scène londonienne dès 1695⁴, Catherine Cockburn s'engage aussi dans un débat philosophique au cœur duquel le protagoniste essentiel est féminin. Orpheline à 5 ans, Catherine eût à se plier à une existence matérielle devenue aléatoire et la privant de toute perspective de dot, ce qui lui donna très tôt l'occasion de nourrir sa réflexion sur la condition des femmes. La posture pré-féministe⁵ de ses travaux, qu'ils soient littéraires, poétiques ou théologiques, s'articule autour d'un axe récurrent : la capacité de la femme à guider rationnellement sa pensée et son comportement. Jusqu'ici définies selon une terminologie fondée sur leurs caractéristiques corporelles, les femmes se trouvaient traditionnellement assujetties aux hommes qui tenaient l'infériorité

¹ TROTTER-COCKBURN, Catherine, *A Defence of Mr Locke's Essay of Human Understanding*, in *The Works of Mrs Catherine Cockburn, Theological Moral, Dramatic, and Poetical In Two Volumes*, 1751, 1992, Thomas BIRCH (ed.), Reprinted, Londres, Routledge/Thoemmes, 1992.

² LOCKE, John, (1632-1704) est un philosophe anglais considéré comme l'un des fondateurs de l'empirisme et du libéralisme. Lors de ses études à Oxford, il s'intéresse aux travaux de Descartes, puis s'oppose au philosophe français, rejetant notamment l'innéisme pour avancer des arguments empiriques et théoriques. Selon Locke, ce n'est pas l'identité de la substance qui fait l'identité d'une personne, mais l'identité garantie par la conscience réflexive, ouvrant la voie à une définition nouvelle de l'identité personnelle. Voir sur ce dernier point, Yolton, J., *John Locke and The Way of Ideas*, Oxford, Oxford University Press, 1956.

³ LOCKE, John, *An Essay on Human Understanding*, P.H. Nidditch éd., Oxford, Oxford University Press, Clarendon Edition, 1975.

⁴ *The Works of Mrs Catherine Cockburn, Theological, Moral, Dramatic and Poetical, Several of Them Now First Printed, Revised and Published with an Account of the Life of the Author by Thomas Birch*, 2 vols, Londres, J. and P. Knapton, 1751.

⁵ L'O.E.D. atteste de l'emploi du mot « feminism » pour la première fois en anglais en 1895. Toutefois, la pensée réformatrice qui avait pour but l'avancement de la condition féminine pourrait, en pratique, être désignée par ce terme. On pourrait lui préférer les termes de « proto-féminisme » ou « pré féminisme » qui désignent, sans risquer l'anachronisme, la ligne de pensée combattant la misogynie et favorisant la condition de la femme au sein de la société. C'est ce choix qui est opéré dans cet article.

intellectuelle des femmes pour corollaire naturel de leur faiblesse physique⁶ – citons l’apôtre Paul, qui, dans sa *Première Epître*, définit la maternité comme la manifestation de la nature pécheresse de la femme⁷, mais aussi les arguments validés par des philosophes contemporains de Locke et Cockburn, tels que Thomas Hobbes, qui, en 1651, prône encore la sujétion des femmes au cœur de la société civile, bien que postulant l’égalité des sexes dans l’état de nature qu’il décrit dans *Leviathan*⁸. Empêchées par une pensée amalgamant le corps féminin aux passions coupables, les premières femmes philosophes de cette fin de siècle voient dans certains des outils tendus par la philosophie de la fin du XVII^e siècle, les moyens d’échapper à l’anathème jeté par théologiens et philosophes.

Contexte anglais du XVII^e siècle

Les grandes crises du XVII^e siècle ont remis en question la nature du gouvernement, bouleversant avec elles les questions de l’obéissance civile. Les troubles associés aux épisodes fratricides et à l’intermède républicain ont encouragé les femmes à exercer un rôle social, religieux ou politique jusqu’ici inaccessible⁹. Êtres constamment sous tutelle, les femmes connaissent alors la possibilité de publier leurs travaux grâce à l’abolition momentanée de la censure vers 1650, même si les publications féminines restent encore essentiellement de nature culinaire ou médicale¹⁰. À la Restauration, les actrices anglaises commencent, de manière symptomatique, à tenir sur scène les rôles féminins jusqu’ici joués par les hommes, et certaines femmes écrivaines comme Aphra Behn ou Margaret Cavendish avancent l’audace de publier de leur vivant¹¹, attestant la réhabilitation intellectuelle et théologique des femmes, prônée par le très avant-gardiste Richard Allestree dans *The Ladies Calling*, publié en 1673¹². C’est dans cette mouvance que se situe la pensée de Catherine Cockburn, qui s’interroge sur l’utilisation de la raison tout autant que sur ses limites, sur l’origine d’un bonheur puisé dans la vie morale, et encore, sur la potentialité d’un réel progrès pour l’humanité, questions toutes étroitement liées à celles de l’origine du salut.

⁶ De manière anecdotique, Nicolas Malebranche (1638-1715) soutenait que les fibres nerveuses du cerveau féminin étaient plus sensibles que celles de leurs partenaires, ce qui induisait une déficience qu’il appartenait aux hommes de contrôler. MALEBRANCHE, Nicolas, *Œuvres Complètes*. Paris, Vrin-CNRS, 1966.

⁷ PAUL, *Première Epître à Timothée*, 2, 14-15.

⁸ HOBBS, Thomas, *Leviathan or The Matter, Forme and Power of a Commonwealth Ecclesiastical and Civil*. Londres, Everyman’s Library, 1965, 1651.

⁹ Sur les conséquences de la guerre civile sur l’activité des femmes, voir la thèse publiée de C. GHEERAERT-GRAFFEUILLE, *La cuisine et le Forum : l’émergence des femmes sur la scène publique pendant la Révolution anglaise (1640-1660)*, Paris, l’Harmattan, 2005, p. 65-78.

¹⁰ Sur l’histoire complexe de la censure en Angleterre, voir PATTERSON, Annabel, *Censorship and Interpretation. The Conditions of Writing and Reading in Early Modern England*. Madison, UP of Wisconsin, 1984.

¹¹ Voir les travaux de Claire Boulard qui souligne qu’Aphra Behn devient la première femme à vivre de sa plume tandis que Margaret Cavendish publie de 1653 à 1668, à compte d’auteur, plus de 15 ouvrages de littérature et de philosophie, dont certains sur l’éducation féminine. BOULARD, Claire, *Presse et socialisation féminine en Angleterre de 1690 à 1750, Conversations à l’heure du thé*, Paris, l’Harmattan, 2000, p. 65 à 104.

¹² ALLESTREE, Richard, *The Ladies Calling*, Londres, 1673.

Avancées conceptuelles

À l'aube du siècle des Lumières, le voyage philosophique rationaliste a mis en place en effet, une armature et un langage propres à la compréhension des structures d'une société sexuée, sans lesquelles les avancées féministes du XIX^e siècle eurent sans doute été beaucoup plus délicates. La philosophie rationaliste déployait un système argumentaire particulièrement efficace pour justifier la nécessité d'améliorer la condition féminine. En dissociant clairement l'esprit du corps, le rationalisme permettait en effet de prôner l'égalité des capacités des hommes et des femmes et d'avaliser tout projet destiné à favoriser l'éducation des femmes. Cette perspective fut ouverte par la décisive avancée de l'épistémologie lockéenne qui chercha à asseoir les fondations de la morale dans la constitution même de la nature humaine. En conceptualisant l'individu sur d'autres fondements que celui de la dualité corps/âme, John Locke pose, le premier, le concept d'esprit comme entité asexuée par définition. Dans la célèbre section « Of Identity and Diversity » de *l'Essai sur l'Entendement Humain*¹³, qui, pour emprunter la définition d'Étienne Balibar, constitue « un Essai dans l'Essai »¹⁴, Locke définit le concept de personne de manière nouvelle, même si son approche n'est en aucune manière destinée à remettre en question la hiérarchie des genres admise à l'époque. Son analyse pourtant, met sur un pied d'égalité les capacités de raisonnement des hommes et des femmes, car elle renégocie les relations qui régissent les échanges corps/esprit/âme. On comprend dès lors que la référence à la conscience telle qu'elle est définie par John Locke va jouer un rôle décisif dans les écrits de Catherine Cockburn, qui, dans sa défense, saisira la prudence du grand philosophe pour rendre compte, dans une même perspective téléologique, de la justice divine qui fonde les règles immuables et éternelles de l'équité.

Développons les avancées conceptuelles de John Locke, que Catherine Cockburn va s'employer à défendre. S'appuyant sur le concept de « mêmeté » d'une chose en un lieu et temps donnés comme en d'autres, John Locke interroge ainsi les conceptions de l'identité tenues jusqu'ici comme acquises, affirmant que le soi n'est pas déterminé par l'identité ou la diversité de la substance, mais seulement par l'identité de la conscience¹⁵. John Locke cherche donc à prouver que la Substance, telle qu'elle fut définie par Aristote, ne peut constituer un fondement fiable au concept de personne. Inaccessible à la connaissance humaine, l'idée de Substance doit donc être écartée selon John Locke, au profit du principe mieux défini de Conscience. En permettant d'assurer la continuité de l'idée du « Soi » (*Self*), John Locke établit ainsi une relation entre responsabilité morale et concept d'identité. Réfutant le dualisme cartésien âme/corps, le philosophe s'en tient au principe d'une « âme simplement immatérielle », siège de la conscience, invoquant le caractère aléatoire du lien supposé unir l'âme à la

¹³ Chap. XXVIII du livre 2 de *l'Essai*, 2e édition (1694) ajouté à la première édition en 1690.

¹⁴ LOCKE, John, *Identité et Différence*, trad et intro. Étienne Balibar, Paris, Seuil, 1998, p. 10.

¹⁵ « Self is not determined by Identity or Diversity of Substance... but only by Identity of consciousness », LOCKE, John, *ECHU*, P. Nidditch ed, 2.27.23:345.

conscience¹⁶. Même si ce dernier se défendait d'offenser un système¹⁷, il est important de souligner ici que la théorie du « soi en conscience » remet en cause la conception chrétienne de l'identité et ouvre une grave controverse où les opposants à John Locke sont plus nombreux que les partisans. Pour la première fois, le « soi » est conceptualisé autrement que par la traditionnelle alliance entre le corps et l'esprit, des arguments longtemps utilisés pour maintenir la femme dans un état de subordination.

Le soutien de Catherine Cockburn à John Locke

En 1702, Catherine Cockburn publie sa défense à la thèse de John Locke¹⁸ afin de répondre à une attaque anonyme mais ultérieurement identifiée comme émanant de la plume de Thomas Burnett, évêque de Salisbury. L'essai de Catherine Cockburn consiste en un plaidoyer détaillé de la théorie lockienne de l'identité et il est particulièrement disert sur le chapitre « Of Identity and Diversity ». Il lui vaudra d'ailleurs une lettre de John Locke qui validera la contribution philosophique de Catherine Cockburn¹⁹. Pourtant, à sa publication, d'aucuns considèrent que l'essai de Catherine Cockburn aurait été rédigé en fait par le philosophe lui-même et non par une femme qui se prétend philosophe. Soulignons qu'un affront de même nature sera fait à Lady Masham qui publia en 1705 et de manière anonyme sa défense des thèses lockiennes, sous le titre, *Occasional Thoughts in Reference to a Vertuous and Christian Life*.

Réaffirmant que l'homme ne peut appréhender de manière certaine l'idée de Substance, par nature immatérielle, Catherine Cockburn veut démontrer que l'immortalité de l'âme, si elle ne peut être attestée, n'en est pas moins hautement probable. Son raisonnement la conduit à étayer le concept d'identité sur l'idée même de conscience, seule garante de l'existence de la personne²⁰. La compatibilité entre sa démonstration et la doctrine de l'orthodoxie chrétienne lui permet de mieux confondre les ennemis de John Locke qui réduisent son système philosophique à des spéculations matérialistes et donc parfaitement condamnables, si l'on doit rappeler le lien étroit que se devait d'entretenir tout travail philosophique avec les perspectives contemporaines d'orthodoxie religieuse.

¹⁶ « The more probable opinion is that this consciousness is annexed to [...] one individual immaterial substance », LOCKE, John, *ECHU*, 2.27.25:345.

¹⁷ « In every act of sensation, reasoning or thinking, we are conscious to ourselves of our own Being, and in this matter, come not short of the highest degree of Certainty », LOCKE, *ECHU*, 4.9.3:619.

¹⁸ TROTTER-COCKBURN, Catherine, *A Defence of Mr Locke's Essay of Human Understanding*.

¹⁹ John Locke to Mrs Cockburn, Oates, 30 December 1702, in *The Works of John Locke in Nine Volumes*, 12th édition, Londres, Rivington, 1824, 9 :134-15.

²⁰ « [Personal Identity] consists in the same consciousness, and not in the same substance: for whatever substance there is, without consciousness there is no person... the same consciousness must make the same person, whether in the same, or in different substances; and no farther than the same consciousness extends, can there be the same person: but wherever there are two distinct incommunicable consciousness, there are two distinct persons, though in the same substance », In TROTTER-COCKBURN, Catherine, *A Defence*, 1:73.

La philosophie au secours de l'éducation des filles

Admettant que la doctrine lockéenne peut paraître problématique car non fondée sur les Écritures, Catherine Cockburn déplace son système de défense de la sphère religieuse vers le champ de la métaphysique, soulignant qu'une haute probabilité – et non une totale certitude – n'exclut en rien la possibilité de la résurrection de l'âme²¹. La démarche de Catherine Cockburn démontre que le concept lockéen de personne ne remet pas en cause l'idée d'une union vitale entre substance matérielle et immatérielle²². Et si elle accorde tant d'importance au concept, c'est qu'il porte un enjeu majeur au regard des implications pour la condition des femmes.

En effet, en construisant une théorie de l'identité qui rencontre l'objection d'autres philosophes hommes de cette époque, John Locke fournit aux femmes le levier propre à remettre en cause les arguments physiologiques qui justifient tacitement la subordination féminine. La force des préjugés fermant l'accès des femmes à l'éducation rencontre donc la puissance de l'argument de John Locke sur la nécessité d'éduquer la raison²³. À l'instar de Lady Masham, qui déclare dans *Occasional Thoughts*,

Girls betwixt silly fathers and ignorant mothers, are generally brought up, that traditionary opinions are to them guides, all their lives long, instead of reason²⁴.

Catherine Cockburn, à son tour, a l'audace de stigmatiser l'attitude de tous ceux qui maintiennent délibérément les femmes dans l'ignorance. Plus encore, elle s'aligne sur le raisonnement développé par Mary Astell dans *A Serious Proposal to the Ladies* (1694)²⁵ et souligne l'intérêt des hommes à partager l'existence de femmes éduquées :

²¹ TROTTER-COCKBURN, Catherine, *A Defence*, 185-86

²² Sans doute Cockburn avait-elle subi l'influence d'autres penseurs, plus particulièrement celle de l'école des Platoniciens de Cambridge. Ralph Cudworth (1617-1688), principal représentant avec Henry More est l'auteur du terme « consciousness » qui n'est encore un néologisme. En effet, c'est à l'occasion d'une référence critique au cartésianisme que Cudworth insère le mot afin de rendre compte que la conscience n'est pas à proprement parler une caractéristique de l'homme mais qu'elle est plutôt inhérente aux actions humaines. Cette conception l'amène à être ardent défenseur de la liberté de conscience, sur les plans religieux et civils, en vertu d'une conception de la morale moins proche de la contrainte que d'un sentiment naturel. Voir sur ce point, PATRIDES, C.A., *The Cambridge Platonists*, Cambridge, 1969 ; POPKIN, Richard, "Cudworth", *The Third Force in Seventeenth Century Thought*, Leiden, 1992.

²³ Voir les travaux de NUSSBAUM, Felicity, *The Autobiographical Subject: Gender and Ideology in Eighteenth-Century England*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1989, p. 38.

²⁴ « La plupart du temps, on persuade les filles, immobilisées entre un père stupide et une mère ignorante, que la tradition, plutôt que la raison, doit rester leur guide tout au long de leur existence. », ma traduction, Lady MASHAM, *Occasional Thoughts*, p. 162.

²⁵ « Men as much neglected, and as little taken to cultivate and improve them, perhaps they wou'd be so far from surpassing those whom they now dispise, that they themselves wou'd sink into the greatest stupidity and brutality », ASTELL, Mary, *The First English Feminist: "Reflections Upon Marriage" and other Writings by Mary Astell*, Bridget Hill (ed.), New-York, St Martin's Press, 1986, p. 142.

It is not doubted that women are as capable of penetrating into the grounds of things, and reasoning justly, as men are, who certainly have no advantage of us, but in their opportunities of knowledge²⁶.

Catherine Cockburn applique donc au corps et à l'âme la conception lockéenne de l'esprit. Elle sait qu'elle ne peut s'inspirer des arguments du célèbre traité de l'éducation de John Locke²⁷. Les filles n'y sont que peu mentionnées, sinon au détour de leur futur rôle de mère dont elles devront s'acquitter en développant leurs capacités à réunir toute condition favorable à l'épanouissement intellectuel des jeunes garçons²⁸. Pour Catherine Cockburn, tout comme ses consœurs, l'aveuglement intellectuel et la torpeur spirituelle dans lesquels la pensée patriarcale maintient les femmes peuvent être combattus par une réfutation systématique de leur infériorité, qui se fonderait sur l'idée, que la raison jamais ne s'oppose à la foi. Le projet de Catherine Cockburn se construit donc subtilement sur un argument spiritualiste reliant la nécessité pour les femmes de cultiver leur intelligence et leur raison afin de mieux servir Dieu et non les hommes.

En outre, Catherine Cockburn stigmatise l'attitude hypocrite de ceux qui soutiennent la conception lockéenne d'un État d'où la souveraineté absolue serait abolie sans toutefois vouloir appliquer ce modèle politique à un schéma familial au cœur duquel le père n'est plus le chef absolu de ce microcosme. Le calque théorique opéré par la philosophe la conduit à prôner un modèle matrimonial au sein duquel les époux fonctionnent davantage sur le mode du partenariat intellectuel sinon conjugal. La femme devient une compagne d'autant plus accomplie, dans ses conversations comme dans ses décisions, qu'on lui aura laissé la possibilité de cultiver ses qualités intellectuelles²⁹. Soulignons ici un stratège féminin assez classique pour l'époque, consistant à démontrer l'intérêt intellectuel et relationnel qu'un homme pouvait tirer d'une épouse cultivée, avec, en ligne de mire, la mise en place de l'éducation des filles ainsi rendue nécessaire.

La vision du mariage dépeinte par Catherine Cockburn reste cependant guidée par l'idée d'un gouvernement rationnel de la femme par l'homme. Aussi, comment réduire cette aporie où les exigences intellectuelles des femmes s'avèrent incompatibles avec leurs responsabilités domestiques ? Le biographe et éditeur de Cockburn, Thomas Birch souligne, dans l'introduction aux travaux de la philosophe, que les exigences intellectuelles de Catherine Cockburn n'ont jamais pris le pas sur ses tâches de mère et d'épouse ; il révèle ainsi qu'elle réservait ses heures de repos à son travail d'écrivain³⁰. Tout comme John Locke, lui aussi prisonnier de cette tension entre éducation de la raison

²⁶ TROTTER-COCKBURN, Catherine, *A Defence*, 2, p. 190.

²⁷ LOCKE, John, *Some Thoughts on Education*, J.W. Yolton et J.S. Yolton eds., Oxford, Oxford University Press, Clarendon Edition, 1989.

²⁸ Dans une lettre à l'une de ses correspondantes, John Locke recommande l'application aux filles comme aux garçons des principes énoncés dans son traité et souligne : « I acknowledge no difference of sex in your mind relating... to truth, virtue and obedience ». Cité dans J.L. Axtell, ed., *The Educational Writings of John Locke: A Critical Edition with an Introduction and Notes*. Cambridge, Cambridge University Press, 1968, p. 344.

²⁹ Le biographe de la philosophe, Thomas Birch, souligne que, mieux qu'une projection abstraite dans le futur, cette situation relève du vécu pour Catherine Cockburn, qui au cours de ses deux mariages a pu se féliciter de partager la vie d'un homme fier et respectueux de ses acquis intellectuels.

³⁰ TROTTER-COCKBURN, Catherine, *A Defence*, 1: LVIII

et rôle familial très conservateur, Catherine Cockburn se fait donc l'apôtre de la raison tout en désavouant un modèle oublié du dévouement conjugal et maternel des femmes.

Le legs lockéen au féminisme des Lumières

La théorie lockéenne défendue par l'ouvrage de Catherine Cockburn constitue une force de libération efficace pour les femmes, même si la lecture qu'en font les premières féministes reste partielle. Fondant sa démarche sur une confiance en la raison qui appartient déjà au siècle des Lumières, Catherine Cockburn veut se débarrasser de la tyrannie de la coutume. Mais tout en considérant que l'institution du mariage est rationnelle, elle continue d'y juger la prérogative masculine comme souhaitable et légitime. Pas plus que John Locke, la philosophe ne semble croire à une conception contractuelle du mariage, mais son raisonnement interroge cependant la frilosité de la pensée de Locke à l'endroit de la femme³¹. Ainsi, les contradictions de la pensée lockéenne dont la cause féministe retiendra essentiellement la tradition libérale et individualiste laissent-elles penser que le legs lockéen au féminisme des Lumières est sans doute plus complexe qu'il n'y paraît. Les travaux de Cockburn font partie de la variété des sources venues alimenter le pré-féminisme. Si John Locke a pu inspirer Catherine Cockburn, c'est parce qu'il ne dressait pas de différence fondamentale entre les deux sexes dans sa théorie de l'identité, ce que Catherine Cockburn considère comme une remise en question tacite des différences traditionnellement admises entre hommes et femmes. En effet, l'explication qu'elle propose de la théorie lockéenne sur l'identité fait état de capacités intellectuelles identiques sans toutefois renoncer à un schéma plus traditionaliste impliquant la femme dans ses tâches au foyer. En dépit de certains archaïsmes au regard de l'évolution ultérieure de la pensée féministe, la philosophe se livre à une analyse des rapports entre hommes et femmes d'où les différences apparaissent fondées et rationnelles parce que naturelles, cependant injustement favorables aux hommes en raison de la confiscation faite aux femmes des instruments de pouvoir qui passent par la maîtrise du *logos*.

La position mesurée de Catherine Cockburn, à mi-chemin entre un traditionalisme obligé et un féminisme avant-gardiste, est portée par un texte construit avec subtilité. Il rend compte d'une pensée complexe et originale qui tire son efficacité de son mode d'adresse mais aussi d'une alternance entre considérations pratiques et arguments philosophiques. La mise en évidence de la généalogie de sa pensée permettrait, tout en la replaçant dans ce contexte charnière entre les XVII^e et XVIII^e siècles, et de voir en elle une figure de transition qui présente un intérêt majeur pour l'histoire intellectuelle du féminisme³². Lorsqu'à la fin du XVIII^e siècle, Mary Wollstonecraft encourage ses lectrices à

³¹ Récusant la vision patriarcale de Filmer, Locke prônait en effet la séparation des deux sphères privée/publique dans le macrocosme civil, sans jamais préconiser une semblable dichotomie au sein du microcosme conjugal, faisant ainsi état des limites qu'il impose lui-même à ses propositions.

³² Voir en particulier, BROWNE, Alice, *The Eighteenth-Century Feminist Mind*, Brighton, Harvester Press, 1990, et CLINE-KELLER, Anne, *Catherine Trotter: An Early Modern Writer in the Vanguard of Feminism*, Aldershot, Ashgate, 2002.

développer l'exercice de leurs facultés intellectuelles, elle s'inscrit dans le sillon creusé par Catherine Cockburn et brandit, tout comme elle, une revendication à la vie intellectuelle comme la prémisse à une émancipation plus générale.

Bibliographie

ALLESTREE, Richard, *The Ladies Calling*, Londres, 1673.

ASTELL, Mary, *The First English Feminist: "Reflections Upon Marriage" and other Writings by Mary Astell*, Bridget Hill (ed.), New York, St Martin's Press, 1986.

AXTELL, James L., ed., *The Educational Writings of John Locke: A Critical Edition with an Introduction and Notes*. Cambridge, Cambridge University Press, 1968.

BOULARD, Claire, *Presse et socialisation féminine en Angleterre de 1690 à 1750, Conversations à l'heure du thé*, Paris, l'Harmattan, 2000.

BROWNE, Alice, *The Eighteenth-Century Feminist Mind*, Brighton, Harvester Press, 1990.

CLINE-KELLER, Anne, *Catherine Trotter : An Early Modern Writer in the Vanguard of Feminism*, Aldershot, Ashgate, 2002.

GHEERAERT-GRAFFEUILLE, Claire, *La cuisine et le Forum : l'émergence des femmes sur la scène publique pendant la Révolution anglaise (1640-1660)*, Paris, l'Harmattan, 2005.

HOBBS, Thomas, *Leviathan or The Matter, Forme and Power of a Commonwealth Ecclesiastical and Civil*. Londres, Everyman's Library, 1965, 1651.

LOCKE, John, *Identité et Différence*, trad et intro. Etienne Balibar, Paris, Seuil, 1998.

---, *Some Thoughts on Education*, J.W. Yolton et J.S. Yolton eds. Oxford: Oxford University Press, Clarendon Edition, 1989.

MALEBRANCHE, Nicolas, *Œuvres Complètes*. Paris, Vrin-CNRS, 1966.

NUSSBAUM, Felicity, *The Autobiographical Subject: Gender and Ideology in Eighteenth-Century England*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1989.

PATRIDES, Constantinos Apostolos, *The Cambridge Platonists*, Cambridge, Cambridge University Press, 1969.

POPKIN, Richard, *The Third Force in Seventeenth Century Thought*, Leiden, 1992.

TROTTER-COCKBURN, Catherine, *A Defence of Mr Locke's Essay of Human Understanding*, in *The Works of Mrs Catherine Cockburn, Theological Moral, Dramatic, and Poetical In Two Volumes*, 1751, 1992, Thomas Birch (ed.), London, Routledge/Thoemmes, réimpression de *The Works of Mrs Catherine Cockburn, Theological, Moral, Dramatic and Poetical, Several of Them Now First Printed, Revised and Published with an Account of the Life of the Author by Thomas Birch*, 2 vols, Londres, J. and P. Knapton, 1751.

YOLTON, John, *John Locke and The Way of Ideas*, Oxford, Oxford University Press, 1956.

Notice bio-bibliographique

Sophie Soccard est Maître de conférences à Le Mans Université. Spécialisée en études anglophones et civilisation britannique, elle est membre du Laboratoire 3L.AM au Mans. Son champ de recherches s'étend aux dix-septième et dix-huitième siècles britanniques et plus particulièrement à l'histoire des idées de cette période. Auteur d'une thèse de doctorat sur le concept de tolérance et son évolution dans la pensée de John Locke, elle a publié des articles et des chapitres d'ouvrages collectifs déclinant le modèle anglo-saxon de la tolérance religieuse (« John Locke », *Guide de la Littérature Anglaise des origines à nos jours*, dir. Jean Pouvelle, Paris, Ellipses, 2008), (« De l'indéfinissable erreur à l'intolérable faute : Errements de la conscience sincère dans quelques écrits de John Locke sur la tolérance », *Erreur, Faute, péché : le concept de faute dans les textes littéraires, philosophiques et théologiques de 1453 à 1715*. Paris, L'Harmattan, 2013.), des travaux étudiant les représentations esthétiques du pouvoir (« Portraits d'une reine : enjeux politiques et finalités poétiques dans certaines représentations picturales d'Elisabeth I d'Angleterre », *Le Portrait, champ d'expérimentation*, dir. F. Copello et A. Delgado, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2011.), (« Les Jardins Allégoriques d'Elisabeth Ire d'Angleterre », dans *Paysages ou les reliefs du texte, Du paysage naturel au paysage urbain, Au-delà du Paradis... En deçà de l'enfer ?* (dir. Anne Gimbert), Paris, Michel Houdiart Editeur, 2011), et encore une analyse des supports de l'émancipation sociale ou intellectuelle des minorités (Sophie Soccard, « Barons contre Braconniers », *Conflit*, dir. E. Elmaleh, X. Lachazette et JP Melchior), Rennes, Eric Jamet éditeur, mars 2018). C'est dans cette dernière mouvance que se situent ses récents travaux sur l'éducation des filles au XVII^e siècle, avec notamment l'organisation d'une journée d'études et la direction de la publication dans ce numéro de *Quaina*.